Annie Ernaux en 1988 à Cergy peu après la sortie d'*Une femme*. PHOTO SOPHIE BASSOULS. SYGMA

**GENEVIÈVE BRISAC** ÉCRIVAINE

# «La conviction qu'existe une phrase juste qui terrasse la honte»

L'information s'est affichée sur mon téléphone. Mon cœur s'est rempli de joie, comme la fois où Alice Munro avait été couronnée. Cette joie, cette gaîté qui envahissent quand quelque chose de vraiment génial se produit. Un événement ravissant. Genre: un but au Mondial. J'ai couru dans la rue comme une gamine, j'aurais bien embrassé tout le monde sur mon passage (et fini au commissariat). J'aurais bien retourné mon tee-shirt sur ma tête, comme font les joueurs. J'aurais bien été ce soir à une manifestation de joie, pour le plaisir immense que donne le sentiment d'une victoire collective, toutes pour une, une pour toutes. Mais *Libération* ne m'a pas demandé de commentaires sportifs sur cet événement du 6 octobre. On m'a demandé de parler de la phrase d'Annie Ernaux, puisque aussi bien, il y aura des personnes pour parler de son engagement, de ses choix politiques, de Pierre Bourdieu, de Cergy, des femmes, et des prix.

C'est assez simple. La phrase d'Annie Ernaux, une phrase comme un couteau dit-on parfois, découpe et sonde la mémoire, interroge les souvenirs, l'intime, en fait l'analyse et le récit. C'est ça qui est bien, qui lui donne sa force de funambule, cette phrase légère mais implacable qui tranche. Virginia Woolf, notre amie commune, disait:

*«Pour écrire à sa guise, une femme a besoin (en plus d'une chambre à soi et de cinq cents livres de rente) d'une phrase assez souple et assez légère pour épouser les mouvements de sa pensée, et s'accorder à sa respiration.»*

La phrase d'un écrivain on le sait, ressemble toujours à son souffle. Pour parler de cette phrase précise, directe, sur le fil, je passe par un petit souvenir. Un jour, j'ai fait un cours sur un livre que j'adore, *l'Evénement*. Les étudiantes de ce mastère de traduction étaient horrifiées. Comment osais-je parler d'un tel livre, absolument choquant, absolument indécent, ce fœtus, ce sang, oui, ce sang. Ce sexe tout le temps. Tout cela est tellement dégoûtant. Et le plus dégoûtant, a dit une jeune femme, c'est que cette femme ose se faire du fric avec son malheur. Si c'est cela la littérature, merci beaucoup. Scandalisée à mon tour, j'ai parlé de vérité, d'injustice à nommer, de honte et de souffrance. De lucidité et de courage. J'ai parlé du droit à l'avortement et à la contraception, ces droits toujours menacés. J'ai parlé de centaines de milliers de mortes. Mortes à la guerre de la naissance. Vous comprenez? Vous ne savez donc pas lire? Elles gardaient un visage fermé, les oreilles fermées. J'ai mesuré le courage d'Annie. Un courage fondé sur la foi dans la beauté. Un courage fondé sur la conviction qu'existe une phrase juste qui terrasse la honte, la haine de soi, la peur aussi. Un courage fondé sur l'horreur de l'hypocrisie et de l'insincérité, sur la certitude que le devoir d'une écrivaine est de dissoudre sa vie dans ses mots. Un courage appuyé sur cette arme, une phrase, comme un couteau.

*Paura non abbiamo ["nous n'avons pas peur", ndlr]*, chantent traditionnellement les paysannes italiennes en grève.

Et les écoutant, je pense à Annie Ernaux.

**GENEVIÈVE BRISAC**

**AUDREY DIWAN** CINÉASTE ET AUTRICE

# «Un propos collectif tant il est universel»

«C'est son écriture blanche qui m'a d'abord attirée vers ses livres. Et la manière dont la première personne du singulier lui permet de formuler ce qui n'a jamais été dit avant elle, et devient un propos collectif tant il est universel. La résonance de son nom et de ses textes n'a cessé d'avoir une portée de plus en plus ample.

«Pour *l'Evénement*, Annie Ernaux a accepté de m'accompagner tout au long de l'écriture du film. Les premières fois que l'on s'est vues, elle a éclairé les angles morts du récit, ouvert des albums pour me montrer comment elle était vêtue ou coiffée. Elle était dans le partage, la générosité. Elle m'avait dit: *"De tous mes livres,* l'Evénement *est celui qui a le moins intéressé les journalistes."* On était au début des années 2000, il était sans doute encore inconvenant d'écrire sur l'IVG. Grâce à cette œuvre, grâce à cet élan autobiographique, l'appétence et la sensibilité collectives n'ont cessé d'évoluer. Annie Ernaux parle de manière très intime de sa vie de femme. Si les jurés du Nobel ont choisi de distinguer cette œuvre, c'est forcément ce parcours de femme et sa manière de l'interroger qu'ils honorent.»

*Recueilli par* **ANNE DIATKINE**

**MANON GARCIA** PHILOSOPHE

# «Elle montre que l'intime est politique»

«On est tentés de voir Annie Ernaux comme une héritière de Simone de Beauvoir, parce qu'elles sont féministes et qu'elles ont toutes les deux écrit sur leur vie. Ernaux a dit plusieurs fois l'importance qu'a eue la lecture du *Deuxième Sexe* dans sa vie. Mais il y a une immense différence: Beauvoir écrit des *Mémoires*, c'est-à-dire qu'elle pense en partie que sa vie est intéressante par son caractère exceptionnel de vie d'autrice. Ernaux, elle, s'efforce d'écrire la vie ordinaire. A ce titre, elle parle directement de ce que c'est que de vivre une vie de femme. Son style si apparemment neutre a, je crois, à faire avec cette idée que ce qui fait de sa vie une exception est qu'elle l'écrit et non ce qui s'y passe. En écrivant cette vie, elle montre que l'intime est politique, mais aussi que le politique est intime: ces "questions de société" que sont l'avortement ou le viol sont aussi, et peut-être surtout, des expériences humaines, des expériences notamment de ce que c'est que de vivre dans le monde des hommes. Ce ne sont pas des questions abstraites, ce sont des expériences dramatiques, dont l'écho se fait entendre au long de la vie et au long des différents livres.»

*Recueilli par* **SIMON BLIN**

LIBÉ.FR

**Un «Nobel féministe et engagé» loué à travers le monde** La presse internationale salue les combats de l'écrivaine normande et son écriture.

Firefox about:blank



**ROSE-MARIE LAGRAVE** SOCIOLOGUE

# «Ne pas faire beau mais juste»

«Longtemps, Annie Ernaux ne s'est pas qualifiée de transfuge de classe, mais toute son œuvre l'atteste. Dans *les Armoires vides*, *Mémoire de fille*, en passant par *les Années*, elle décrit les méandres et ajustements que suppose toute migration sociale. Elle n'a cessé de gratter les couches successives de sa mémoire et de convoquer ses journaux intimes pour restituer le gouffre social entre l'épicerie de ses parents à Yvetot et son accès à la bourgeoisie à laquelle la destinaient ses études supérieures et un mariage au-dessus de la condition de ses parents. Ce porte-à-faux si puissamment traduit par *la Femme gelée* l'a conduite à surmonter par l'écriture *la Honte* et l'illégitimité qui étreignent nombre de transfuges de classe, mais aussi les brisures intimes provoquées par un viol et un avortement dont, à son époque, nul ne s'aventurait à en écrire les désastres. Ce porte-à-faux impliquait aussi de travailler sur le style littéraire. Ne pas faire beau, mais juste. D'où *"l'écriture plate ou blanche"*, les faits rien que les faits, en une *"ethnologie de soi-même"* qui place son œuvre à la lisière de la littérature et des sciences sociales. Son œuvre est un miroir tendu réfléchissant les dominations de classe et de genre, elle qui dit *"vouloir venger sa race"*.»

*Recueilli par*
**ANASTASIA VÉCRIN**

**ALICE DIOP** CINÉASTE

# «Puissant, politique, chirurgical»

«C'est bien la première fois que je suis émue aux larmes pour l'annonce d'un prix Nobel ! J'ai lu *la Place* quand j'avais 20 ans, j'étais étudiante à la Sorbonne en histoire, je me sentais profondément seule, déphasée, et d'un coup, ce livre m'a offert un miroir réflexif comme si l'auteure concentrait dans ses pages en m'ayant devancée dans son parcours, sa réflexion, un ensemble d'expérience très spécifique propre à ce qu'on a fini par nommer les transfuges de classe.
«Partir d'une situation de fragilité, surmonter la honte, raconter la violence subie, élever au rang de littérature des choses qui n'étaient pas destinées à entrer dans son champ comme ces pages géniales sur l'odeur d'eau de javel à la maison, tant sa mère est obsédée par le ménage, odeur que j'ai sentie, presque portée sur moi toute mon enfance, c'était bouleversant. Mon expérience de femme a été traversée par sa littérature, c'est puissant, politique, chirurgical. Annie Ernaux a éclairé, nommé, ce que j'avais vécu, elle l'a réparé et a transformé ma fragilité en puissance, elle m'a permis de devenir la femme que je suis.»

*Recueilli par*
**DIDIER PÉRON**

**THOMAS OSTERMEIER,** METTEUR EN SCÈNE

# «Elle combat la ségrégation de classe et de genre»

«Je suis heureux et surpris car Annie Ernaux n'appartient pas à la tradition classique des romanciers récompensés par le Nobel et n'a jamais fait partie de la classe bourgeoise. Ce prix confirme qu'un grand changement est à l'œuvre dans le monde de la culture, car ce n'est pas seulement une femme qui écrit, mais une femme de la classe ouvrière. Cela me donne de l'espoir, car ses livres font prendre conscience qu'il ne faut pas seulement combattre la discrimination raciale mais aussi la ségrégation de classe et de genre.
«Ce qu'elle raconte touche à l'universel, de l'histoire d'une jeune femme qui entre dans la vie amoureuse et sexuelle, au quotidien de la vie en province. Je ne connais personne d'autre qui puisse décrire comme elle ces événements, comme dans *les Années*, par des références à la vie de tous les jours, issues de la culture populaire.
«Je l'ai découverte par l'intermédiaire des textes de Didier Eribon et Edouard Louis, et sa lecture a été un choc émotionnel. J'essaie à Berlin de porter cette voix, sur les planches de la Schaubühne *[théâtre berlinois abritant la troupe dirigée par Ostermeier, ndlr]*, où Sarah Kohm monte actuellement *Mémoire de fille*. Même si l'écriture d'Annie Ernaux n'est pas spécialement théâtrale, il y a une urgence à mettre en scène ces récits.
«En 2019, nous lui avons remis le prix de l'Académie de Berlin dont je fais partie. Du reste, en Allemagne, sa reconnaissance est plutôt tardive mais son influence est désormais majeure sur toute une nouvelle génération de jeunes écrivains comme Christian Baron ou Kübra Gümüsay, qui écrivent sur leur enfance en famille ouvrière ou d'origine immigrée.»

*Recueilli par*
**CLÉMENCE MARY**

**Les images du film *les Années Super 8* ont été tournées par Philippe Ernaux entre 1972 et 1981.** PHOTOS LES FILMS PELLEAS

# «Les Années Super 8», Ernaux par le bout du ciné

**L'autrice a présenté en mai à la Quinzaine des réalisateurs le documentaire coréalisé avec son fils David Ernaux-Briot à partir d'archives vidéos familiales. Un tableau d'époque et de milieu.**

L'histoire retiendra peut-être que l'année où elle reçut le Nobel de littérature, une primo-cinéaste de 81 ans alors fut également gratifiée d'une sélection au festival de Cannes. A la Quinzaine des réalisateurs, Annie Ernaux vint présenter *les Années Super 8*, documentaire coréalisé avec son fils David Ernaux-Briot à partir d'archives vidéos familiales. Sur la scène du Théâtre Croisette, arrivant à petits pas en veste blanche et pantalon noir sous des applaudissements nourris (Tom Cruise n'avait qu'à se rhabiller), l'écrivaine prononça quelques mots avant la projection afin de résumer son projet : écrire un texte destiné à être lu en voix off sur des images tournées par son mari, Philippe Ernaux, entre 1972 et 1981. Elle précisa que ce texte-là, où l'on reconnaît l'inimitable clarté de sa phrase et l'acuité sociologique de sa voix (la caméra Super 8, *«objet désirable par excellence, bien plus que le lave-vaisselle ou la télé en couleurs»*, les vidéos captant *«ce qui n'arrivera pas deux fois»*), ce texte, donc, *«appartient au reste de son travail»*. Avec ce quelque chose de différent : la nécessaire adaptation aux images, aux archives, ce *«va-et-vient entre la réalité matérielle, les images, ma mémoire et l'écriture»*. A quoi l'on ajouterait que, préexistant à l'écriture, ces images la rendent ici moins urgente que dans ses livres.
Le film est un tableau d'époque et de milieu, celui de la *«bourgeoisie de fraîche date»* qui, en col pelle à tarte et foulard, passe ses vacances au Chili grâce au *Nouvel Observateur* ou au Maroc dans un village-vacances, et s'installe dans la ville nouvelle de Cergy-Pontoise, alors en rase campagne… Ici, comme toujours, ce qui plaît dans les marqueurs, jusque dans leur affolante banalité, c'est l'inscription d'une existence dans le temps et le collectif. L'écrivaine, prof de lettres en collège, écrit alors *«en secret»*. Ce qu'on voit à l'image est en deçà de ce qu'elle en fera, plus tard, mais c'en est la matrice.

**ÉLISABETH FRANCK-DUMAS**

***Les Années Super 8*, sur Arte.tv jusqu'au 31 octobre.**